

*Les littératures de l'exiguïté* de François Paré (Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.)

Jules Tessier

Numéro 4, 1994

Le français, langue maternelle, en milieu minoritaire (suite et fin), de quelques auteurs, les centres de recherche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004491ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004491ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tessier, J. (1994). Compte rendu de [*Les littératures de l'exiguïté* de François Paré (Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (4), 173–177. <https://doi.org/10.7202/1004491ar>

# LES LITTÉRATURES DE L'EXIGUÏTÉ

de FRANÇOIS PARÉ<sup>1</sup>  
(Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.)

Jules Tessier  
Université d'Ottawa

Alimenté par les riches sédiments propres aux intellectuels dotés d'une vaste culture, l'ouvrage *Les Littératures de l'exiguïté* compte parmi les publications les plus denses qui aient paru en Ontario français dans les domaines de l'essai et de la critique. Influencé par le modèle discursif tel que pratiqué avec brio par Roland Barthes et par Jean-François Lyotard, François Paré nous livre sa réflexion sur les «*petites littératures*» (les italiques sont de lui, afin de conjurer le jugement de valeur) sans plan explicite, avec un texte ininterrompu de quelque 160 pages balisé par les seuls titres de paragraphes ou de développements.

Cheminement sinueux en apparence seulement puisque l'auteur a articulé son étude selon une dialectique à deux temps : un mouvement récurrent entre les littératures ontarioise et québécoise, et, en contrepoint, des coups de sonde tous azimuts vers les littératures minoritaires, non seulement de l'Amérique mais aussi des autres continents. En somme, François Paré, après avoir établi sa base d'opérations en Ontario, avec un poste d'observation affecté exclusivement au Québec, a dressé une carte d'état-major constituée d'une mappemonde où sont identifiés de nombreux îlots de production littéraire en situation d'isolat. En un second temps, il a relié entre elles ces enclaves avec différents traits fins correspondant à des problématiques communes, pour ensuite tracer de grands axes convergeant des régions plus ou moins reculées de l'univers sur l'Ontario français, ainsi placé au centre d'un épi de réseaux.

La stratégie est d'une efficacité remarquable. On est ainsi en mesure de mieux cerner et d'évaluer les misères et les vicissitudes subies par tous ces minoritaires du monde qui s'acharnent, contre vents et marées, à édifier des littératures analysées ici principalement sous l'angle de la production poétique, puisque les poètes semblent aujourd'hui être «*les garants de la marginalité*» (p. 8). Perspectives éclairantes mais aussi confortantes, puisqu'il résulte de ces multiples comparaisons et rapprochements un ensemble de données qui s'appliquent à toutes les «*petites littératures*», d'où qu'elles soient; ainsi, l'écrivain qui se sent parfois atrocement seul, culturellement et linguistiquement, doit prendre conscience qu'il souffre d'un mal commun à tous les littéraires qui exercent leur activité en situation d'isolat. Enfin, pour

l'Ontario français, la démarche s'avère tonifiante, du seul fait de se voir ainsi placé au cœur des marginalisés du monde des lettres. D'ailleurs, François Paré utilise avec astuce le coude-à-coude valorisant; ainsi, lorsqu'il dresse ses listes d'auteurs, il prend soin de placer stratégiquement les écrivains franco-ontariens au milieu d'une galerie cosmopolite, en installant Jean Marc Dalpé, par exemple, entre une Togolaise et un Suisse romand (p. 34). Les représentants de l'Ontario sont également présentés sous forme de théorie, en tandem avec des auteurs du Québec, à l'occasion, en utilisant, au point d'arrimage, un personnage susceptible de revendiquer la double allégeance, québécoise et ontarioise, comme Jean Éthier-Blais (p. 107).

S'il ressort de cette approche universelle un effet motivateur, l'analyse n'en est pas moins lucide, sans complaisance. Le ton est donné dans la préface de l'ouvrage. À propos de l'émergence de ces « littératures minoritaires embryonnaires de langue française » qui ont surgi au Canada, depuis une trentaine d'années, la vitalité et l'originalité qui les caractérisent ne doivent pas faire oublier « l'enlissement *inéluçtable* [nous soulignons] des communautés culturelles et ethniques dont elles émanent » (p. 7). « Parmi les cultures de l'exiguïté, les minoritaires sont celles qui tendent le plus à sacraliser l'autodestruction » (p. 14), et pour les Franco-Ontariens, cet enlissement devient une source d'inspiration incontournable: « À la question: "Sur quoi l'écrivaine franco-ontarienne parlera-t-elle?", une seule réponse s'impose: sur la menace de mort communautaire par le silence » (p. 126).

Cette franchise s'exprime ailleurs de façon décapante. Ainsi, l'audience dont bénéficient Roch Carrier et Louis Caron au Canada anglais est expliquée en ces termes: « [...] Carrier et Caron décrivent une société étroite et mesquine, religieuse, folklorique, grégaire, irrévérente bien sûr, mais tout à fait impuissante, qui ne peut que renforcer l'image que veut se faire l'élite canadienne-anglaise de la société québécoise » (p. 138). Quant au succès remporté au Québec par « les contes du Nord franco-ontarien, rassemblés par Germain Lemieux, et les récits d'Antonine Maillet », François Paré l'explique par le fait qu'on a comblé, encore là, une attente de stéréotype dévalorisant: « [...] ces œuvres, en dépit de leur mérite littéraire, sont infantilissantes culturellement, d'où leur attrait auprès des sociétés dominantes » (p. 138-139). Il fallait aussi une certaine dose de courage pour étiqueter treize écrivains franco-ontariens tous vivants, répartis en deux clans bien distincts: ceux qui « se sont rangés du côté de l'oubli » et les « tenants de la conscience », la transition consistant en quelques vers d'un poète « de l'oubli » qualifiés d'« envol dérisoire » (p. 135).

Côté nord-américain, tous ne figurent pas au palmarès de la même façon, un peu comme si, emporté dans son élan pour ratisser la planète, l'analyste avait laissé pour compte les proches de son propre continent. Si les Ontariens, les Québécois et les Acadiens sont cités fréquemment, il en va autrement pour les francophones de l'Ouest canadien qui auraient été oubliés, n'eût été d'une mention à propos de Paul Savoie, qui vit d'ailleurs maintenant en

Ontario (p. 102). (Le Québec n'est pas l'unique refuge des artistes et écrivains issus de la diaspora française d'Amérique!) Ce n'est pourtant pas la production littéraire qui fait défaut là-bas<sup>2</sup>. François Paré a fait de la poésie la matière première des *Littératures de l'exiguïté*, et quitte à faire taire ses réticences à propos de l'« hypertrophie du discours anthologique » dont seraient affligées les « petites littératures » (p. 85), il a produit ailleurs un compte rendu à juste titre élogieux de l'*Anthologie de la poésie franco-ontarienne* préparée par René Dionne<sup>3</sup>. Or Roger Léveillé, un an plus tôt, a fait paraître une *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*<sup>4</sup> très considérable, où sont recensés 35 poètes dont une bonne moitié sont en pleine période de production, un ouvrage extrêmement bien documenté, incluant pas moins de cent pages consacrées à l'histoire de cette poésie qui commença à s'exprimer au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'était donc pas la matière qui manquait, et on peut affirmer sans grand risque de se tromper que cette anthologie constitue un inventaire peut-être « producteur », mais certes également « produit », une terminologie utilisée par François Ricard et reprise par François Paré (p. 85).

Par ailleurs, la seule mention qui soit faite à propos des Franco-Américains prend l'allure d'un coup de Jarnac assené sans ménagement : « Il existe des cas absurdes : aux États-Unis, on organise bon an mal an des colloques sur la littérature franco-américaine, alors que les écrivains s'y comptent sur les doigts d'une seule main » (p. 94). Si ce sont les colloques de l'Institut français de Worcester au Massachusetts qui sont visés ici, depuis quinze ans qu'ils existent, les thèmes changent chaque fois et un seul d'entre eux a porté sur la littérature franco-américaine, en 1985<sup>5</sup>. La mèche fume encore dans les « Petits Canadas d'en-bas » et pour peu qu'on ne se précipite pas mouchettes en main, on y repère même des étincelles à l'occasion, telle cette suite au fameux roman de Louis Hémon imaginée par un Franco de Manchester, Henri Chapdelaine, qui n'a pas craint de faire immigrer Maria aux États-Unis dans *Au nouveau pays de Maria Chapdelaine*<sup>6</sup>. Et dire qu'on a salué comme une trouvaille ce tome II de *Maria Chapdelaine* écrit par Philippe Porée-Kurrer<sup>7</sup>!

Quant à la littérature cadienne de la Louisiane, François Paré n'y fait pas même allusion. On peut le déplorer, car si on est à la recherche d'écrits interpellants marqués par une forte tradition orale, c'est au cœur des bayous qu'on les trouve. Mais voilà, l'oralité, dans *Les Littératures de l'exiguïté*, est présentée dans un rapport antinomique avec la Littérature, puisque « les petites littératures optent pour l'oralité par dépit ou par mimétisme » (p. 25). C'est ainsi que le caractère oral du théâtre expliquerait la vogue du genre dramatique parmi les peuples linguistiquement minoritaires souvent affligés d'une indigence culturelle (p. 109). Or les Cadiens ont aboli cette dichotomie et leur production littéraire contemporaine est résolument marquée par l'oralité, sans obsession stylistique, dans le droit fil d'une tradition qui remonte... à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*! Pour s'en convaincre, on consul-

tera la toute nouvelle revue *Feux Follets*, fondée à Lafayette en 1991, remplie de cette poésie dont le caractère « parlé » constitue la spécificité. Le « Portrait d'auteur », dans le présent numéro de *Francophonies d'Amérique*, est d'ailleurs consacré à David Marcantel, un représentant de ces écrivains cadiens qui, non seulement font parler la poésie, mais encore la font ironiser, sourire, rigoler, pour le plus grand plaisir du lecteur qui a rangé ses catégories au vestiaire.

À l'instar de Roland Barthes dont il pratique la forme de récit discontinu, François Paré habille ses réflexions d'une prose travaillée, à telle enseigne que la forme séduit tout autant que le contenu, un heureux mariage pas très courant dans le genre essai, une richesse de style telle qu'on résiste mal à l'envie d'en démonter quelques rouages. Ainsi, un tableau statistique des occurrences permettrait des analyses topiques révélatrices. Sans recourir à un tel dépouillement systématique, de prime abord, on se rend compte que les thèmes principaux sont exposés sur un fond de variantes, aux effets incantatoires, constituées de vocables dont l'aire sémantique est délimitée par le leitmotiv de l'« exigüité », tels ces mots repérés au cours d'une simple lecture : fragilité, déchirure, mutilation, rupture, indifférence, impuissance, marginalité, secondarité, stérilité, exil, absence, exclusion, folie, occultation, disparition, anéantissement, etc. Les mots incluant le préfixe privatif « dé- » méritent un traitement à part : dépossession, déréalisation, déspatialisation, déshistoire (emprunté à Ralph Heyndels), désautomotivation (emprunté à François Ricard), etc.

Cette litanie plutôt déprimante est accompagnée d'un antidote authentiquement canadien-français : une kyrielle de vocables tirés du domaine religieux. Si l'on admet comme postulat que « le sacerdoce du poète [...] apparaît dans toutes les œuvres de l'exigüité » (p. 154, voir aussi p. 103), il ne faut pas s'étonner du recours à la terminologie *ad hoc*. Ainsi, « rédemption », « sacré » et leurs dérivés reviennent une douzaine de fois chacun. Plusieurs métaphores, appliquées à la littérature, font appel à des concepts théologiques : la transsubstantiation (p. 26), l'Être, la Révélation (p. 29), la vie éternelle (p. 44), le Christ, le « saint esprit » (p. 99), etc. Un champ d'analyse en or pour la psychocritique!

Nonobstant ces deux ou trois réserves qui portent, pour l'essentiel, sur un ton parfois excessivement défaitiste et sur quelques oubliés dans une liste d'auteurs au demeurant impressionnante — François Paré invite d'ailleurs implicitement les critiques à se faire moins complaisants pour les publications issues des « petites cultures », protégées par « un réseau privilégié de complicités et d'allégeances » (p. 92) —, l'essai *Les Littératures de l'exigüité* constitue une œuvre majeure, riche et profonde, désormais essentielle pour quiconque s'intéresse aux littératures des milieux minoritaires. En utilisant la production franco-ontarienne comme étalon des « petites littératures » et en la hissant au niveau de ses homologues de l'extérieur, il aura contribué à lui faire franchir une étape importante de son évolution : l'accès à la scène

internationale. Heureux paradoxe, cet essai provenant d'un des multiples Landerneau de l'exiguïté est digne des plus grandes Littératures et mérite sans conteste de faire le tour du monde.

## NOTES

---

1. Lauréat du Prix du Gouverneur général du Canada pour l'année 1993, section « Essai ».
2. On pourra consulter à ce sujet, dans *Francophonies d'Amérique*, la liste des titres publiés en français chaque année dans l'Ouest.
3. Sudbury, *Prise de Parole*, 1991, 223 p. Voir recension de François Paré dans *Revue du Nouvel-Ontario*, n<sup>os</sup> 13-14, 1991-1992, p. 218 à 220.
4. Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1990, 591 p.
5. Les actes de ce colloque, parus avec un certain retard, sont d'ailleurs recensés dans le présent numéro de *Francophonies d'Amérique*.
6. Manchester, 1988, 98 p.
7. *La Promise du lac*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1992, 512 p.